



Mara Goyet • Sophie Giagnoni

FEMMES À RÉNOVER

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication

Mara Goyet • Sophie Giagnoni

FEMMES À RÉNOVER

« Marjorie, je vous sais occupée, mais je vous ai vue. Rassurez-vous, cependant, je n'ai rien vu. Rien. J'ai un besoin urgent de vous parler. Quand vous aurez fini, prenez votre temps, ces choses-là ne doivent pas être précipitées, les femmes actuelles ont besoin d'accomplissement, j'y souscris, bien que cela vire au diktat ces temps derniers. J'aimerais néanmoins que vous me consacriez cinq minutes. J'attends. Terminez tranquillement... Prenez votre temps, Marjorie, les plaisirs de la vie sont fugaces, il faut savoir en profiter, ne pas les gâcher, Marjorie, allez-y, allez Marjorie, jouissez, sans entraves comme on disait dans le temps, vous ne serez pas toujours jeune, alors, oui, jouissez, jouissez et cueillez votre jeunesse. Mignonne ! »

Marjorie n'avait plus froid. Au huitième « jouissez » hurlé dans sa ruelle, à la vue des fenêtres s'ouvrant les unes après les autres, elle crevait de chaud. Elle se demandait comment arrêter Bertrand qui déclamait maintenant du Ronsard à pleine voix tout en se frictionnant les mains de gel. Ouvrir la fenêtre, c'était s'humilier publiquement. Se lever, c'était être aperçue de tous. Elle rampa jusqu'à la porte, attrapa son portable au passage et, tout en ouvrant la serrure, lui envoya ce texto lapidaire : « Entrez ! »

Flammarion

Extrait de la publication

Femmes à rénover

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-4599-0

Sophie Giagnoni et Mara Goyet

Femmes à rénover

Flammarion

*À Esther et Zachée.
À Léonard et Gustave.*

DRAMATIS PERSONAE

BERTRAND : soixante-dix ans, époux de LEONORA, grand rénovateur de maisons et de femmes (tous travaux).

MARJORIE : trente-cinq ans, mère d'ACHILLE, a quitté CÉDRIC, s'essaie au célibat, à la liberté sexuelle et au volapuk néo-branché. Femme à rénover.

DELPHINE : un peu moins de quarante ans. Mère de RODRIGUE et GABIN, épouse de TANCRÈDE DE LORME. Elle est solide, massive, déterminée et insatisfaite. Femme à rénover.

JULIETTE : trente-cinq ans. Mère de DAPHNÉ. Malade, le corps soufflé, elle a quitté GAËTAN puis disparu. Elle réapparaît stupéfiante de beauté, de douceur et d'indécision. Femme en rénovation avancée.

OLIVIA : un peu plus de trente-cinq ans. Mère de deux fils. Épouse de PIERRE. Sa dépression écarte toute possibilité actuelle de rénovation. Mission ajournée.

LEONORA : trente-huit ans. Épouse de BERTRAND. Spécialiste du cake et des brunchs. Rénovation de façade ; vice de forme dans les fondations. Accident industriel à prévoir. Mission ratée.

*

ACHILLE, GABIN, RODRIGUE, DAPHNÉ : les enfants.

PIERRE, CÉDRIC, GAÉTAN, TANCRÈDE : les maris.

M. HACUHO : le professeur de sumo.

CLARISSE et JACQUES : les parents de Pierre.

ARTÉMIS : la chienne de Bertrand.

MIRABELLE et HECTOR : les cochons d'Inde.

Une voisine, un vétérinaire, une mère infanticide, des mères qui ne le sont pas encore et ne le seront peut-être jamais, un parricide, un écailler, Chloé, Sabine, un vendeur de produits anti-nuisibles, un jeune homme au casque, des huîtres, du champagne, du Campari, du Martini, du Pastis, de la Suze, du whisky, du vin, du Lexomil, du Tercian, de l'Anexate et des cakes...

Mirabelle se coucha sur le flanc. La tête enfouie dans la paille. La roue, immobile depuis quelques jours, accentuait le côté sinistre de la scène. Elle tenta de se traîner pour boire un peu d'eau. Mais son corps ne lui obéissait plus. Elle se sentait lasse, chétive. Chaque tentative pour avancer accentuait sa nausée. Autour d'elle la radio hurlait, on s'affairait sans se préoccuper le moins du monde de son état. Mourir seule. Un rayon de soleil tapa incidemment sur le métal de la grille. Elle ferma les yeux. Un dernier souffle fit voleter doucement sa moustache, son corps fut pris d'un léger soubresaut dont l'empreinte parcourut en une vague sombre l'ensemble de sa fourrure. Mirabelle était morte.

« Merde, où je vais bien pouvoir la balancer ? » se dit Bertrand en découvrant deux heures plus tard le cadavre du cochon d'Inde. Après avoir ausculté le diamètre des canalisations sanitaires,

médité sur le tri sélectif et l'éventuel recyclage de Mirabelle, il la mit dans un sac plastique. Il se désinfecta les mains d'une simple goutte de gel hydroalcoolique, il ne voulait pas sentir la charogne. Il était déjà 16 h 15.

Marjorie exultait : trois nouveau-nés ! Elle avait deux articles à écrire mais ils attendraient. Elle surfait d'un site à l'autre. Aucun ne disait dans quel état ni à quel endroit ils avaient été retrouvés. Aucune photo de la mère. Juste la maison et le cordon policier. « Découverte macabre », certes... mais encore ? Elle tapa sur Google : « nouveau-né Berry congélateur » et se retrouva sur le site de néonatalité de l'hôpital intercommunal. Elle rées-saya avec « cadavres nouveau-nés jardin ». Sans succès. Elle envisagea d'ajouter viol, buanderie, garage, compost, grenier, puits, potager, mais il était déjà 16 h 20. Elle allait être en retard à l'école. Elle prit à la hâte un pain au chocolat pour son fils, industriel et périmé (son fils, de toute façon, ne faisait pas la différence et Marjorie considérait que la malbouffe contribuait à l'épanouissement des enfants) et s'en alla, en courant. Elle adorait les sorties d'école, jauger les mères à l'aune de sa

propre beauté, maltraiter aimablement Bertrand, s'entendre traiter de « canaille », se gausser un peu, rire beaucoup, sentir son aura sexuelle se faufiler entre les cartables et les pains au lait... C'était *greatissime*, trop *trip top to be bad*. Galvanisée par sa séparation récente, elle faisait de son émancipation un spectacle aux abandons mélancoliques calculés et aux provocations étudiées.

Marjorie avait juste ce qu'il fallait de cernes et de désordre dans sa chevelure de tragédienne ondulée pour que l'on puisse, pensant la démasquer, la plaindre un peu et l'admirer un peu plus : sa brutalité, son manque de sentimentalité, son mari abandonné pouvaient passer pour du courage, de la pudeur et de l'authenticité. Sur un malentendu. Elle avait le don de décourager les tentatives d'interprétation. Sa beauté pâle tirait avantage de toute situation : la cuite, l'angoisse, le repentir, l'enthousiasme, l'épuisement, tout lui allait. Elle en profitait, se disant qu'elle aurait tout loisir, plus vieille, de devenir morale, gentille et douce. L'idée de chute ou de déchéance lui venait parfois à l'esprit, mais elle la rejetait comme un risque démodé.

Qu'une autre puisse tuer des nouveau-nés la rassurait : elle n'était pas ce monstre cynique et froid que le père de son fils l'accusait d'être. Loïn s'en fallait. Il y avait pire... C'était *overdownload* ce fait divers, elle allait pouvoir faire rire tout le monde avec.

En tapinois derrière une haie de troènes, Bertrand procédait à quelques rituels avant d'entrer en scène. Un peu de gel hydroalcoolique pour se laver les mains : onction et ablution avant la consécration. La fiole remise dans sa poche, il étudiait les angles et les perspectives, calculait les distances, jaugeait la lumière puis repérait une à une ses partenaires préférées. Marjorie, Delphine, Olivia et Juliette, il les attendait toutes. Ses détresses allégoriques incarnées en mères fragiles, désincarnées en femmes imprévisibles. Sa performance dépendrait en grande partie du brio ou de la sincérité de leurs répliques.

La sortie d'école était un exercice délicieux mais difficile. Il avait tout loisir de se concentrer ; à 16 h 21, la scène était encore à moitié vide.

« Deux petits corps supplémentaires ont été retrouvés dans la maison des Jamoux, ce qui porte à cinq le nombre de victimes de la présumée mère infanticide. Les enquêteurs n'excluent pas la découverte de nouveaux cadavres dans les heures à venir. Restez avec nous... »

Au comptoir, debout devant une Suze, Juliette n'écoutait pas. Rivée au bar, elle était absorbée par la surveillance des entrées et sorties, elle se fondait en elle-même pour paraître invisible. Elle vacillait d'angoisse sur de hauts talons malhabiles qui prolongeaient son corps transfiguré. Juliette ramassait son courage pour affronter la sortie d'école. Plusieurs semaines qu'elle n'y avait pas été confrontée. Elle devait y retourner. Progressivement. Pour sa fille.

Marjorie y allait bien, elle. Marjorie assumait, elle. La première, elle avait quitté son mari. Elle avait créé une onde de choc dans le petit groupe. Delphine avait, selon son expression, « pris note » de

cette nouvelle situation, « sans juger », ce qui était, bien sûr, la pire des manières d'émettre une condamnation ferme. Elle était restée calme mais avait encore pris un ou deux kilos et hurlé un peu plus sur ses fils. Olivia, la triste Olivia, avait exprimé sa peine pour Cédric, l'époux de Marjorie, s'était souciée de son fils et avait proposé son aide. Marjorie lui expliqua que pour ce qu'elle avait à faire (fellation sur zébra dans camionnette vintage, pétard huit feuilles sur *waterbed* d'analphabète en treillis branché), elle se débrouillait très bien toute seule, mais que c'était *kind* de chez *kind* de proposer.

Toutes avaient l'habitude de faire, avec plus ou moins de retenue, le récit tragicomique de leurs errements conjugaux, de leurs déboires familiaux, de leurs stratégies intimes. Mais aucune n'avait imaginé, jusqu'alors, que l'ordre matrimonial puisse être remis en cause. Par elles, du moins. Ce n'était ni du conformisme, ni de la trouille. Aucunement des convictions. Elles n'y avaient pas pensé, voilà tout. Quand Marjorie avait organisé son pot d'*over* célibat, Juliette en fut choquée. Ébranlée. Elle n'avait pas compris. Quelques semaines plus tard, elle tomba malade. Ne mangea plus, maigrit. S'occupa mécaniquement de sa fille. Attendit des messages, des symptômes, des diagnostics et des verdicts. Elle mit un certain temps à comprendre ce qui lui arrivait. Quand elle l'eut compris – elle était tombée amoureuse – et qu'elle fut capable d'identifier le trouble qui la terrassait, elle quitta Gaétan à la surprise générale : tout semblait aller si bien. Elle le fit

brusquement. Délicatement, pourtant. Sans commentaire. Elle habitait, c'est du moins ce qu'elle avait dit à sa fille, chez un vieux copain. Avait déposé ses congés pour prendre le temps d'y voir plus clair – elle était orthophoniste. Dormait certains soirs avec sa fille chez ses parents. L'emmenait en week-end au bord de la mer. Fuyait le quartier et ses interrogations. Elle ne donnait plus signe de vie. Elle pensait que cela durerait toujours ainsi et s'imaginait une vie morcelée. Son travail, sa famille, ses amours, sa fille en archipel. Le rituel de la sortie de l'école ne lui manquait pas exagérément. Marjorie depuis quelque temps en rompait l'équilibre à force de plaisanteries répétitives, de formules vétéro-branchées à l'anglais *over approximatif en mode friendly* et de fausse légèreté. Elle rudoyait sans aménité Bertrand, ridiculisait le mariage, l'institution qui « *te bade, genre total loque* », écrasait Olivia et Delphine de ses provocations. « *Ready to fuck ? You're the next on the list !* »

Juliette décida qu'elle se contenterait pour l'instant de s'approcher au maximum de l'école sans toutefois se mêler à la petite foule. Elle donnerait les affaires de danse à la baby-sitter, puis observerait de loin sa fille rentrer chez son père. Il était 16 h 22.

Pas de sortie d'école pour Olivia aujourd'hui. Et ce n'était pas un soulagement. Sa belle-mère l'avait appelée à 10 heures du matin et elle ne parvenait pas à s'en remettre. Il était pourtant 16 h 23.

« Allô, Olivia ? C'est Clarisse. Écoute, Pierre m'a semblé fatigué hier midi, (il continuait donc à aller manger chez sa mère le mercredi midi), je voulais te proposer d'aller chercher les enfants à l'école ce soir. Cela te fera du bien aussi. Tu pourras te détendre (cet enfoiré de Pierre s'était plaint). Ça vous permettra de vous retrouver en tête à tête. C'est important pour un couple de se ménager du temps ensemble. Avec Jacques, nous avons trop négligé... »

Pas la vie sexuelle de sa belle-mère. Non. Pas ça... Sans cette foutue vie sexuelle, il n'y aurait pas eu Pierre. Et surtout, pas de vie sexuelle de Pierre. Pas non plus ses commentaires gourmands sur le drame du jour : « Te rends-tu compte ? Oncle

Michel habite à dix kilomètres des Jamoux. J'ai toujours trouvé idiot qu'il s'exile là-bas. Si en plus ça devient un coin dangereux... »

Elle ne survivrait jamais à cette soirée... La perspective de coucher avec son mari (c'était tout de même la deuxième fois en moins d'un mois) lui était proprement insupportable... Et c'était ce qui allait fatalement arriver : l'absence des enfants était le signal. Elle avait le sens du devoir. Mais pas celui-ci. Ou, tout au moins, elle ne l'avait plus. L'appartement silencieux. La chambre des enfants, vide. Les meubles offerts, les pièces ouvertes. Non !

Elle éteignit son ordinateur et quitta son bureau. Marcha dans la rue. Spectrale. En simple imperméable et pantalon de toile beige, un cardigan sur un polo blanc, elle avait froid.

16 h 24 : elles étaient toutes là ou presque. L'attroupement des mères devant l'école ressemblait à une file d'attente devant une supérette moscovite, par une fin d'après-midi de novembre 1976. Un cortège de manteaux noirs, de visages maussades, de cheveux ternes. Les mères semblaient figées dans l'attente. Chacune portait une tristesse plus ou moins camouflée. Pourquoi arrivaient-elles toujours un peu trop tôt ? Combien d'années à tirer encore ? Si seulement la gauche revenait au pouvoir pour éradiquer la pédophilie, les enfants pourraient rentrer tout seuls (à condition que les écologistes aient banni auparavant la voiture, bien sûr). C'était si long.

Aucun de ces éléments sordides ne participait de l'esthétique théâtrale de Bertrand. S'il aimait le chagrin, la dépression ne l'inspirait en rien.

Olivia était représentée par sa belle-mère. Domage. Dans un autre contexte, ou plutôt à une autre époque, cette dernière aurait pu avoir quelque rôle, mais Bertrand n'avait pas le temps lors de son « Seize

heures trente » de s'embarrasser d'un second couteau. Que pouvait faire Olivia ? Où était-elle ? Il appréciait sa présence. Sans l'occuper à proprement parler, elle ajoutait à la scène : sa froideur que l'on n'avait nulle envie de réchauffer créait une tension intéressante. Ses silences et ses secrets installaient une forme de gêne, une petite honte de soi que Bertrand trouvait terriblement excitante. Tant pis...

De ce bas nuage à sanglots se détacha Marjorie. Elle était d'une incroyable beauté. Nullement ternie par le sac à dos Titeuf qu'elle portait en bandoulière. Son cou dégagé dans le froid laissait apparaître des veines palpitantes, des rougeurs émotives et un léger suçon sous l'oreille. Elle se tenait en torride cow-boy sur ses jambes, droite devant la porte, le regard fixe. Incandescente, toujours à la limite de la colère, elle défiait l'atmosphère. La plupart des mères la redoutaient et n'osaient plus émettre de jugement. Si Marjorie passait son temps à faire n'importe quoi (quitter son mari par texto, coucher avec le meilleur ami de son demi-frère de dix-sept ans, recoucher avec son mari, partir en stop à Montluçon, prendre un bain avec son cochon d'Inde, ou participer à des fêtes étudiantes où on la questionnait comme un papou sur la maternité et le drôle d'effet que pouvait procurer l'étrange obligation de payer des impôts), elle le faisait avec une telle détermination qu'elle décourageait tout commentaire.

Remerciements éternels à Claude Capelier,
lecteur-caviste officiel aux critiques attentives,
à l'exigence pétillante et à l'extra-lucidité
premier cru.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000344.N001
Dépôt légal : mai 2011